

Jean Giono « Le chant du monde » 1934 Gallimard.

Avec la période de confinement, liée au Covid 19, il était facile de penser à (re)lire « Un hussard sur le toit » : traversée par Angelo, de la Provence durant l'épidémie de choléra de

Retrouver Giono, intact et tellement plus puissant que les souvenirs de jeune lecteur qu'il nous a laissé, fut un choc, une claque, un retour à l'essentiel qu'on avait presque perdu de vu !

Plus que jamais « le chant du monde » s'impose comme un texte lyrique et fondateur, qui offre à notre cécité la perception d'une l'énergie fondamentale source de toute le forme de vie. Nous puisons dans cette lecture le sel, l'humus et le surgissement de la vie, car Giono qui aime la vie pardessus tout, partage ses émotions, c'est un don. « Tout de suite j'ai écrit pour la vie, j'ai voulu saouler tout le monde de vie. J'aurai voulu pouvoir faire bouillonner la vie comme un torrent et la faire se ruer sur tous ces hommes secs et désespérés, les frapper avec des vagues de vie froides et vertes, leur faire monter le sang à fleur de peau, les assommer de fraîcheur de santé et de joie, les déraciner de l'assise de leurs pieds à souliers et les emporter dans le torrent. » Extrait de « Refus d'obéissance » (p20).

L'histoire est celle de la fusion de toutes les composantes de la nature et de personnages soumis à une destinée qui les dépasse, tels des héros antiques qui seraient emportés par le fleuve du haut pays de de la Durance.

La trame de l'histoire est la recherche d'un besson (jumeau) par son père Matelot et son ami Antonio, disparu au cours de l'été en amont du fleuve. C'est une quête au cours de laquelle deux clans de paysans vont s'affronter. Le besson, par amour, a enlevé Gina, la nièce d'un des plus important éleveur de taureaux de la région des montagnes : Maudru, qui, dès lors, mène une chasse à l'homme sans pitié avec ses bouviers, afin de reprendre Gina destinée à un autre homme. Le Besson fou de haine après le lâche assassinat de son père par les hommes de Maudru, accompagné d'Antonio, met le feu à la ferme des taureaux dans une nuit d'apocalypse.

Le fleuve ramènera Antonio, le besson et leurs fiancées : Gina et Clara, dans leur pays, bien en aval des rudesses de ces contreforts de montagne. Antonio l'homme sublime, dans la force de l'âge, sculpté par le fleuve emporte Clara et ses yeux couleur de menthe, aveugles, pour lui faire connaître intimement le chant du monde et toutes ses merveilles. « Clara tourna son visage vers Antonio.

- Tonio !

Elle avait presque crié avec un roucoulement dans la gorge comme des pigeones.

Elle resta lèvres entrouvertes à mordre le nom.

Antonio conduisait.

Il regardait là devant le mystère des ombres et l'éclat des fleurs. Il faisait entrer le radeau dans l'ombre puis dans la lumière. Il s'avait si Clara voulait l'ombre. Il le voyait au mouvement de cette bouche, au pli qui courrait sur sa joue, au soupir. Il poussait le radeau dans l'ombre. Il s'avait si Clara voulait la lumière. Il poussait le radeau dans la lumière. Il s'avait si Clara voulait des branches. Il poussait le radeau dans les feuillages bas et le visage de Clara écartait les feuilles fraîches. Il sentait qu'elle avait soudain besoin, grand besoin tout de suite de fleurs, de cette odeur de bête chaude et il tirait la

barre de toutes ses forces, et le radeau frappait du flanc contre le tronc des arbres, et la poussière des fleurs tombait sur Clara, et elle avait alors de longs soupirs sombres et un grand détachement dans son corps comme si tous ses nerfs se dénouaient. » (p279)

C'est un roman écrit au scalpel, aussi dense que la patte d'un tableau de Van Gogh, aussi fouillé qu'une gravure de Dürer, aussi brutal qu'un Goya, aussi coloré qu'un Monnet. Ce texte est une Révélation, la naissance du monde est en gestation.

Odile Gasquet, juillet 20 20.